



Académie des sciences d'outre-mer

Les recensions de l'Académie ¹

**50 ans de cultures noires au Sénégal, 1960-2010 / Moustapha Tamba et Odile Blin
éd. l'Harmattan, 2014
cote : 60.154**

Préfacé par un ancien ministre sénégalais de la culture, le Professeur Abdoulaye Élimane Kane, l'ouvrage interpelle d'abord par sa couverture et son titre (première vision lorsque l'on se saisit d'un livre) : trois présidents sénégalais (les seuls au cours de la période couverte), Senghor, Diouf, Wade, et la référence explicite sinon à la négritude chère au premier, du moins à un qualificatif qui l'évoque. D'une part la continuité de l'État et le possible parrainage sinon la tutelle de leur autorité suprême sur les activités culturelles du pays, d'autre part la revendication de leur identité.

Les auteurs s'inspirent, en quelque sorte, d'une citation de Huntington qui ouvre le livre : « Dans le monde d'après la guerre froide, les distinctions majeures entre les peuples ne sont pas idéologiques, politiques ou économiques. Elles sont culturelles ». Citation qui mériterait ailleurs un débat de fond mais qui explicite la tonalité des pages qui suivront : c'est par ses politiques et ses activités culturelles que le Sénégal existe au plan international, à défaut desquelles, comme beaucoup d'États africains, il serait ignoré de la plus grande partie du monde.

L'interpellation conduit le lecteur à vérifier s'il a bien compris le message, donc à s'emparer des pages de l'ouvrage.

Une remarque au préalable : celui-ci constitue l'un des résultats d'une politique de « jumelage » ou plus précisément d'une « convention de coopération » interuniversitaire entre universités françaises et étrangères, soutenue et largement financée, depuis des décennies, par la Coopération française. Trop souvent encore fruit d'initiatives personnelles plus que de politiques élaborées au niveau des présidences d'université, ces conventions permettent des échanges entre chercheurs français et étrangers, des séjours de durée variable mais souvent longs.

C'est ainsi que les deux auteurs, l'une sociologue de l'art (spécialisée entre autres dans les arts africains), l'autre sociologue des religions, ont été amenés à collaborer et à concevoir un ouvrage commun.



Les recensions de l'[Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) sont mises à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).

Basé(e) sur une oeuvre à www.academieoutremer.fr.



Académie des sciences d'outre-mer

La table des matières permet tout d'abord de comprendre les photos de couverture : trois présidents en cinquante ans, trois rapports différenciés aux politiques et modes de faire culturels.

Vingt ans de présidence de L.-S. Senghor, dont on connaît le rôle culturel (il est l'un des trois fondateurs de la Négritude dans le courant des années 1930), politique (il fut après-guerre l'un des hommes politiques africains marquants dans la vie politique française et dans l'élaboration de l'Union Française puis dans celle de la Constitution de 1958). Il fut donc l'un des rares nouveaux présidents africains à accorder une place prioritaire à une ambitieuse politique culturelle, tant sur le plan intérieur qu'à l'échelle africaine et internationale (voir le Festival mondial des Arts Nègres en 1966). Il arriva à consacrer une part importante du budget de l'État à la culture sous toutes ses formes.

Un peu moins de vingt ans de présidence d'A. Diouf, marquées pas d'autres priorités et contraintes, notamment les plans dits « d'ajustement structurels » imposés via le FMI et la Banque mondiale, qui conduisirent à des réductions budgétaires drastiques, en particulier dans le domaine culturel. Malgré des convictions affichées quant à l'importance de la culture dans la vie de la nation, les réalisations culturelles de cette période, notamment en matière d'équipements et de constructions, sont significativement plus minces que dans la période précédente.

Un peu plus de dix ans de présidence d'A. Wade, qui longtemps opposant, veut se démarquer de ses deux prédécesseurs. D'où une politique moins compréhensible (dix ministres de la culture en dix ans...), marquée par quelques coups d'éclat « monumentaux » (la Porte du troisième millénaire, la place du Souvenir africain, le monument de la Renaissance africaine). Et une troisième édition, en 2010, du Festival mondial des Arts Nègres, dans le cadre cette fois-ci du NEPAD, ambitieuse entreprise institutionnelle d'intégration africaine lancée par plusieurs chefs d'États africains, dont Wade.

Les trois chapitres consacrés à ces trois périodes suivent à peu près le même plan : après une brève introduction donnant les traits significatifs de chacune d'entre elles, on trouvera la description des ministères de la culture, les textes significatifs, les hommes.

On passe ensuite à l'analyse des « industries culturelles », de la décentralisation des dites industries vers les villes de province, Dakar restant cependant le pôle majeur de la vie culturelle sénégalaise.

On notera un long développement sur « les influences des cultures étrangères au Sénégal », il se limite à la description des structures culturelles officielles de pays pour l'essentiel européens ou américain (la France avec le SCAC, les Alliances françaises..., la Grande-Bretagne avec son British Council, l'Allemagne et son Goethe-Institut...). On relèvera un court passage sur la culture arabo-islamique, peut-être le plus intéressant car le plus proche du terrain dans un pays très anciennement et très majoritairement islamisé. Le lecteur exigeant pourra regretter de n'avoir ici qu'une espèce d'annuaire commenté et non une analyse plus fouillée des influences réelles des grandes cultures étrangères sur la vie culturelle sénégalaise proprement dite.



Académie des sciences d'outre-mer

La partie la plus vivante se découvre vers la fin, dans une série d'entretiens avec les acteurs, administrateurs, industriels et entrepreneurs (éditeurs, modistes, musiciens...), et d'artistes proprement dits (écrivains, danseurs, cinéastes...).

L'ouvrage est manifestement destiné au lecteur qui souhaite avoir une vue rapide et documentée (parfois un peu trop scolairement) de la vie culturelle sénégalaise. Il mériterait d'être complété par des analyses plus fondamentales.

On en retiendra cependant qu'en Afrique francophone le Sénégal est l'un des très rares pays dont l'une des préoccupations culturelles majeures des dirigeants a été de faire porter la voix de l'Afrique au-delà du continent. Par exemple, un artiste (et, selon les auteurs, « entrepreneur culturel ») comme Youssou Ndour est connu et apprécié dans le monde entier : comme pour l'essentiel de ses œuvres, il chante en wolof, il porte cette langue de par le vaste monde.

Jean Nemo